2me Année. — N° 64 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 21 Septembre 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal. Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Sommaire du n° 64 de l'Avenir

Paris, le 21 Septembre 1865

AUX DISSIDENTS DU SPIRITISME

Nous avons vu dans nos derniers articles *(ciel et enfer du Spiritisme)*, que toutes les populations asiatiques ont la croyance des renaissances et des transmigrations de l'âme, que c'est la raison fondamentale de toutes les pratiques du brahmanisme et de la réforme radicale du bouddhisme. Nous avons observé dans le druidisme la même foi avec des conséquences tout autres chez les Gaulois nos ancêtres. Avant de passer à l'examen approfondi du druidisme, nous avons senti le besoin de nous retourner vers nos frères bien aimés, quoique dissidents, et de leur adresser un dernier appel d'union et de fraternité.

Si vous m'avez suivi et compris, ne voyez-vous pas que toutes vos répugnances à confesser la loi inéluctable des réincarnations doivent aujourd'hui être vaincues.

Comment! toute une population de six cents millions d'habitants vit dans cette foi qui lui répugne et contre laquelle elle s'insurge! Les kabbalistes, les origénistes, les druides, les initiés aux mystères païens, les gentils, ont aussi adopté les mêmes opinions! d'où leur seraient-elles venues? très-certainement pas d'eux-mêmes, puisque le plus grand nombre l'avait en horreur, et que tous étaient privés du souvenir; évidemment il faut supposer une révélation des Esprits et une certaine intuition de la réalité. En effet, cette réalité nous accable; où sommes-nous, quel est le monde que nous habitons? hélas! il est bien peu de chose, bien éloigné de Dieu: nier les réincarnations, c'est vouloir s'arrêter dans son perfectionnement, c'est ne point aspirer au progrès, c'est choisir de rester dans *abred* et ne pas avoir le courage de nous élever dans *Gwynfid*, c'est abandonner lâchement notre poste et trahir nos destinées, en refusant de suivre la loi ascensionnelle, c'est déserter notre qualité d'ouvriers de Dieu.

Nous avons démontré (*Pluralité des existences de l'âme*, chapitre dernier), que surtout dans le cercle des voyages, le perfectionnement ne pouvait être complet que par l'incarnation dans les mondes matériels. Donc ce serait arrêter l'épanouissement de notre personne, et désirer en quelque sorte l'anéantir.

C'est rêver un nirvâna insensé comme *Çakya-Mouni* Frères dissidents, vous êtes les *bouddhistes du Spiritisme*.

Croyez-vous donc que sur la terre on puisse (je parle de la grande majorité), monter de prime saut aux mondes de Dieu qui sont cependant faits pour nous et auxquels notre destination nous pousse invinciblement.

Je prends un homme de bien ordinaire; père de famille, il a bien élevé ses enfants, il a rempli tous ses devoirs de société sans les enfreindre, il a même exercé la charité envers ses frères; dans cette vie droite et compassée, rien ne s'est particulièrement remarqué, ni héroïsme transcendant, ni enseignement hors ligne, ni dévouement extraordinaire pour l'humanité. Son existence a été paisible et calme, mais tirée au cordeau. N'est-ce pas là le cas ordinaire dans le sens de la vertu? Il a mérité sans doute de monter, mais où s'arrêtera-t-il, et quelles seront les raisons ultérieures d'un avancement toujours progressif?

Prenez au rebours un coupable, un criminel, le châtiment sera donc éternel pour lui, s'il ne peut pas revivre et effacer, par une nouvelle vie, la triste existence qu'il vient de parcourir?

Il n'y a que des exceptions d'héroïsme, de dévouement, de vertu transcendants dont vous puissiez exciper. Mais la loi des réincarnations n'y fait pas obstacle. Si on a mérité de quitter *abred*, on monte dans *Gwynfid*, ou l'on n'a plus que des transformations grandissantes, comme le dit l'abbé Grassy, d'après Schubert.

Saint-Martin le philosophe inconnu, vitupère ceux qui se trouvent à leur place dans ce monde, il leur annonce qu'ils y renaîtront; ainsi, que cette antipathie contre les réincarnations vienne d'une aspiration plus haute, je la louerais, sans qu'elle ébranlât à mes yeux la vérité divine, mais ne vient-elle pas aussi d'une certaine pusillanimité?

J'ai lu dans une communication d'outre-tombe que les anti-réincarnationistes parmi les Esprits *étaient les paresseux du monde Spirite, trouvant des complaisants auditeurs chez les paresseux de la terre*; cette appréciation m'a paru très-juste et très-véridique.

En définitive, vous le dirai-je, j'ai lu tous vos livres dissidents, et j'y ai cherché avec avidité une seule raison, un tout petit argument, pour étayer votre négation, je n'ai rien trouvé, absolument rien; tandis que notre doctrine s'appuie sur une foule de raisonnements qui s'enchaînent tous et se fortifient: la nécessité du perfec-

---

FEUILLETON DE L'AVENIR

CAZOTTE

Il est constant que cet illuminé devinait; mais, comme tous les devins, il ne voyait dans l'avenir que ce qui lui était révélé. Avant d'apporter les preuves morales de sa faculté divinatrice, citons ici des preuves physiques.

Cazotte, incarcéré en 1792, interrogé par Lavan, répond que ceux qui l'ont initié ne sont pas en France; qu'ils y séjournent peu, et voyagent continuellement pour faire des réceptions; il sait qu'ils étaient en Angleterre en 1787.

Acquitté par le peuple, renvoyé par les tueurs de l'Abbaye, ses amis le félicitèrent de sa délivrance presque triomphale; mais, loin de s'en réjouir avec eux, Cazotte sait par révélation qu'il va mourir.

— Enfin, vous voilà sauvé! lui disait M. de Saint-Charles.
— Je ne le crois pas, répond Cazotte.
— Comment cela?
— Je serai guillotiné sous très-peu de jours.
— Vous plaisantez?
— Non, mon ami, répond le vieillard d'un air profondément affecté, je mourrai sur l'échafaud.

On le presse de questions.

Etait-ce une simple conjecture? Non, Socrate entendait une voix, mais Cazotte voyait...

— Un moment avant votre arrivée, dit-il, il m'a semblé voir un gendarme qui venait me chercher de la part de Pétion; j'ai été obligé de le suivre. J'ai paru devant le maire de Paris, qui m'a fait conduire à la Conciergerie, et de là au tribunal : mon heure est venue, j'en suis si convaincu, que j'ai mis ordre à mes affaires.

Saint-Charles ne veut plus rien entendre et traite ses prévisions de rêveries.

Cazotte, en effet, fut rappelé devant le tribunal révolutionnaire; mais ce vieillard, qui venait d'être sauvé il n'y avait que quelques jours, qui n'était compromis que par quelques lettres confidentielles, était si persuadé d'avance de ce qui devait lui arriver, qu'il dit, à l'ouverture de l'audience, au citoyen Julienne, son défenseur officieux :

— Je m'attends à la mort, je me suis confessé il y a trois jours.

On sait le reste.

Quant à la prédiction concernant la Révolution, citée dans tant d'ouvrages, Deleuze l'a rapportée dans son mémoire *Sur la faculté de prévision;* il avoue « qu'il a pensé d'abord que c'était une fiction de la Harpe; mais il a pris des informations. M. de Montesquiou lui a certifié que Mme de Genlis avait entendu souvent raconter cette prédiction par M. de la Harpe. On prit, auprès de cette dame, de plus amples informations : en 1825, elle certifia que M. de la Harpe, cent fois avant la Révolution, lui avait conté cette prédiction telle qu'on l'a imprimée. »

Un ami de Vicq d'Azir certifia que, quelques années avant la Révolution, ce célèbre médecin lui avait raconté, en famille, la prophétie de Cazotte, et que, malgré son scepticisme, il en était inquiet.

M. Mialle écrivit, sur le même sujet, au baron de Lamothe-Langon, et ce dernier atteste, sur l'honneur, que Mme de Bauharnais lui a dit qu'elle avait été elle-même un des témoins de ce fait, qu'elle racontait toujours de la même manière, avec l'accent de la vérité; témoignage qui corroborait celui de la Harpe. Cette dame parlait ainsi devant toutes les personnes de sa société, dont plusieurs vivent encore et pourraient l'attester. — Enfin M. Deleuze vit M. Cazotte fils, qui lui certifia que feu son père était doué au plus haut degré de la faculté de prévision, qu'il en avait des preuves nombreuses, sans vouloir néanmoins affirmer que la relation de la Harpe fût exacte dans toutes ses expressions (*V.* Deleuze, *mém. Sur la faculté de prévis.*, p. 70 et suiv.)

tionnement, le progrès indéfini, la perpétuelle et incessante activité.

Je vous convie donc, frères bien aimés, à y réfléchir sérieusement, à quitter une opposition systématique et qui ne se fonde sur aucune base, et à vous unir contre nos deux ennemis communs, à savoir d'une part le matérialisme sceptique, et de l'autre l'obscurantisme immobile ou rétrograde.

André Pezzani.

LE PROGRÈS DES ANIMAUX (1)

(conclusion).

A peine échappé au tourment d'une longue incertitude sur les destinées humaines, que, frappé de la souffrance des êtres inférieurs, des affreuses tortures, des terribles angoisses auxquelles nous les voyons en proie à toute heure, et dont nous ne sommes que trop souvent nous-mêmes les auteurs impitoyables, nous nous sommes demandé de nouveau : — pourquoi encore ces stériles douleurs ?

Puis comparant autour de nous le sort du cheval de luxe, travaillant par délassement, à celui du cheval de gravatier, succombant sous la surcharge, les privations et les mauvais traitements ; comparant encore l'élégante levrette, couverte d'un riche manteau, le joyeux roquet bien peigné, bien caressé, au pauvre chien toujours battu, toujours affamé et néanmoins toujours fidèle, l'oiseau libre et heureux dans les airs au triste oiseau captif dans sa cage, se meurtrissant en vain contre ses barreaux pour recouvrer la douce liberté des champs, et tant d'autres contrastes non moins frappants et plus lamentables encore dont la description est inutile, nous nous sommes demandé aussi : pourquoi partout, pourquoi toujours ces cruelles partialités de la nature ?

Et ces réflexions nous reportant invinciblement à cette époque néfaste, où des réflexions semblables, faites sur notre propre espèce, étaient venues, faute d'une explication rationnelle, empoisonner notre existence en mettant le doute dans notre cœur, nous nous sommes demandé enfin si le problème de l'homme était bien véritablement résolu ; si cette souffrance, longtemps maudite, maintenant bénie, n'était point en définitive ce que nous l'avions crue d'abord : un simple contingent stérile, un pur accident de la nature, et si la théorie spirite, toute consolante qu'elle est, était autre qu'une donnée gratuite, une belle mais pure illusion ? Car, pensions-nous, si la souffrance trouve une explication satisfaisante dans la destinée de l'homme, qui la légitimera chez l'animal ? Si dans la destinée de celui-ci elle ne trouve pas une raison d'être conforme à la justice, qui en garantira pour l'homme la légitimité ? Dès que la souffrance est stérile et en même temps inévitable chez un être quelconque, pourquoi chez l'homme, où elle est également inévitable, ne serait-elle pas également stérile ; et l'avenir de l'homme n'est-il pas remis en question ?

La souffrance est un mal nécessaire ou un mal inutile : si elle est un mal nécessaire, pourquoi existe-t-elle là où elle ne l'est pas ? Si elle est inutile en un lieu, qui nous prouvera qu'elle est nécessaire en un autre, et pourra-t-on en prouver l'utilité pour l'homme et l'inutilité pour l'animal sans détruire du même coup la justice ou la puissance divine ?

Il s'est trouvé parmi nous d'excellents cœurs qui n'ont pas reculé devant certaine théorie faisant de l'animal une triste victime, vouée bénévolement par le créateur à la souffrance, pour le plus grand avantage de l'être privilégié, condamnée à élaborer nous ne savons quels fluides dont l'homme aurait besoin, et cela uniquement pour lui en épargner la peine, ou parcequ'il ne saurait pas les élaborer. Mais pourquoi donc l'homme ne saurait-il faire et ne ferait-il pas lui-même sa besogne ; et si les animaux sont bons pour ce travail, pourquoi ne seraient-ils pas bons pour en recueillir le fruit ? Faut-il toujours qu'il y ait des êtres *taillables et corvéables à merci* ? Et quand ce ne sont plus les hommes, faut-il que ce soient toujours des êtres sensibles ? Non, de par la justice éternelle, cela ne peut pas être : *cuique suum* !

Que l'homme recueille le bénéfice matériel du travail des animaux, rien de mieux, c'est la loi de solidarité universelle ; mais à condition qu'ils en recueilleront le bénéfice moral, ou sinon pas de justice dans l'univers !

Quoi ! des êtres seraient chargés de souffrir pour nous, uniquement pour nous et sans profit pour eux-mêmes ! Nous bénéficierions gratuitement de leurs souffrances, et eux, victimes innocentes, n'en recueilleraient que les douleurs ! Et Dieu, *juste* et *puissant*, n'aurait pas *pu* ou *voulu* faire que, condamnés à vivre, à souffrir et à mourir pour l'homme, il leur restât au moins quelque chose du sacrifice imposé, même quand il devrait en résulter pour nous quelque préjudice, à plus forte raison quand il n'en résulte aucun tort ! Et c'est ainsi que l'on reconnaît, que l'on proclame, que l'on croit honorer la justice de Dieu ! Ah ! plutôt le hasard qu'une pareille justice !.... Mais non, c'est là tout simplement de la justice humaine, de cette raison tant vantée qui appliquait de bonne foi les tortures de l'inquisition au nom de la miséridorde divine ; ce n'est pas là heureusement la justice du Créateur.

Dieu est *puissant* et *juste* ou il *n'est pas* !

Si Dieu *est*, rien de ce qui révolte la conscience humaine n'est dans ses lois ni dans ses œuvres.

La question se pose donc nettement ainsi :

Ou la souffrance est inutile à l'homme comme à l'animal, ou elle profite à l'animal comme à l'homme.

Tout un ou tout autre ; Dieu ou le hasard !.... Choisissons.

Il répugne à certaines personnes d'admettre quelque similitude entre l'être dit *irraisonnable* et la créature dite *privilégiée*. Beau privilége vraiment que celui de se ravaler souvent bien au-dessous de ce qu'on appelle la brute ! Mais passons. Qu'est-ce qu'une créature *irraisonnable* ? C'est une créature privée de raison ; or, comment se fait-il que certains animaux soient plus raisonnables que certains hommes ? que signifie ces mots *raisonnables* et *irraisonnables*, quand, parmi les êtres que nous qualifions ainsi, nous voyons si souvent les rôles intervertis ? Ce sont simplement des termes relatifs exprimant le plus ou le moins et pas autre chose. Si l'animal en général est dit *irraisonnable* par rapport à l'homme en général, telle peuplade sauvage sera également *irraisonnable* par rapport à telle nation civilisée, et tel homme dit civilisé sera souvent beaucoup plus *irraisonnable* par rapport à tel autre, que tel animal par rapport à tel homme.

Pourquoi donc voulons-nous obstinément donner une signification absolue à des termes essentiellement relatifs ? C'est que, habitués à prendre toujours notre personnalité pour unique mesure de tout ce que nous voulons apprécier dans la nature, nous ne saisissons — bien ou mal — que les rapports immédiats ; le reste échappant à notre vue intellectuelle comme à la perception de nos sens, nous nions imperturbablement ce que nous ne saisissons pas tout d'abord.

C'est ainsi que, malgré les preuves accumulées de la science, nous refusons quand même l'intelligence aux animaux, uniquement parce que la leur ne s'adapte pas à notre mesure, parce que, ne comprenant pas encore la gradation infinie et non interrompue de toutes choses dans l'univers, nous n'estimons *intelligence* que les degrés qui touchent la nôtre. A une certaine distance, nous ne distinguons plus bien les rapports, et nous disons : il n'y en a pas, sans nous inquiéter d'établir une solution de continuité illogique dans ce qui n'en comporte pas. Eh ! mon Dieu, nous nierions de même les grandes intelligences d'en haut si nous n'avions intérêt à leur existence ; et nous les affirmons, non certes *parce que nous les comprenons mieux*, mais parce que nous aspirons vers elles. Quant à celles qui viennent après nous, à quoi bon s'en occuper ? Ce n'est pas de ce côté-là que nous allons.....

Non, sans doute, nous n'allons pas de ce côté ; mais nous pourrions bien en venir ; et la question sous ce seul rapport vaudrait la peine d'être étudiée ; car il ne nous importe pas moins de connaître la route parcourue que la route à parcourir ; ce n'est qu'en sachant bien d'où l'on vient qu'on peut savoir bien où l'on va ; le progrès du passé peut seul nous garantir le progrès de l'avenir.

Il n'est rien tel qu'une vérité scientifiquement démontrée, car c'est seulement ainsi qu'elle peut espérer de rallier tous les hommes, et c'est ce qui fait l'excellence des vérités spirites ; mais parce que celle qui nous occupe exige une étude rétrospective, ne promettant en fin de compte que des découvertes peu flatteuses pour l'orgueil, nous trouvons plus simple, ou moins humiliant peut-être, de nous faire tirer du néant, comme si le néant existait ailleurs que dans le dictionnaire ou le langage conventionnel ; nous ne réfléchissons pas que si le néant était possible, ce qui en serait tiré pourrait bien y retourner de la même manière, sans que rien pût nous garantir contre la possibilité de ce retour. Nous voulons être immortels, et nous ne voulons pas être éternels, sans songer que l'éternité tronquée par en bas n'a rien qui nous garantisse par en haut contre une semblable *troncature*.

De plus, nous nous faisons créer parfaits et d'une essence différente de celle des autres êtres, pour nous épargner la peine d'un développement antérieur, et aussi un peu par goût pour la distinction. Nous faisons fi de l'origine commune ; nous aurions honte de voir dans nos passions autant de forces acquises et précieuses, qui ne sont mauvaises que parce qu'elles sont encore mal dirigées ; nous aimons mieux être créés directement par Dieu et par privilége, et nous ne rougissons pas d'avoir indignement défiguré l'œuvre du créateur.

On consent cependant que l'âme humaine, quoique *parfaite* à l'origine, ait été créée *simple* et *ignorante*, parce qu'on sent qu'il n'en peut-être autrement sans compromettre les attributs divins. Il n'y a qu'à cet état, en effet, que les âmes puissent être créées égales, et on ne saurait admettre sans impiété que Dieu les ait créées telles que nous les voyons ; mais on s'arrange de façon à passer sous silence toutes nos premières étapes. Le moyen peut paraître satisfaisant à certaines croyances ; mais pour l'homme qui pense que, de toute croyance ce qu'on doit sacrifier le dernier c'est la logique, il est évident que ces étapes n'ont pas été franchies en dormant.

D'abord qu'entend-on par *simple* et *ignorante* ? Car si ces mots ne sont pas pris dans un sens *absolu*, ils ne signifient *absolument* rien. Non-seulement la simplicité et l'ignorance absolues n'existent pas dans l'humanité terrestre ; les dernières peuplades sauvages apportent en naissant des instincts très-prononcés et très-variés, des facultés déjà très-développées ; mais encore si l'on parcourt le règne animal d'un bout à l'autre, on ne les rencontrera nulle part ; car si simple que soit un animal, il a au moins une connaissance ; qu'on appelle cela instinct ou autrement, le nom ne fait rien à la chose ; ce n'en est pas moins une force *acquise* qui ne saurait exister à l'état simple et ignorant.

L'âme créée simple et ignorante est donc sans instincts bons ni mauvais ; elle est par conséquent au-dessous du dernier des animaux libres, et les instincts ne s'acquièrent pas en un jour. Comment cette âme franchira-t-elle la distance qui la sépare de l'humanité terrestre ; par quel moyen la fera-t-on arriver à ce degré avancé ? On aura beau la faire se développer sur un autre globe,

(1) Voir les numéros 12, 32, 38, 40, 44, 48 et 57 de *l'Avenir*.

comme beaucoup de spirites le croient, cela ne tranchera pas la question; il lui faut pour cela un corps, ou plutôt des milliers de corps ou d'incarnations; quel type ou quels types lui donnera-t-on ?

Nous avons demandé quelque part ce que ferait le mollusque des organes de l'oiseau ou de ceux du quadrupède; nous demandons ici ce que ferait de l'organisme humain une âme plus simple que celle du mollusque ? — Rien; elle ne saurait pas plus s'en servir qu'elle ne saurait le produire, et l'âme est le constructeur obligé de son corps. Il faudra donc bien se résoudre à lui laisser prendre, à chaque degré d'avancement, un organisme en rapport avec ses facultés acquises; et comme les échelons à parcourir sont nombreux, bien autrement nombreux et variés que ceux de l'échelle humaine terrestre, qui n'est dans son ensemble qu'un simple anneau de la chaîne universelle des êtres, l'homme, pour traverser cette longue période primitive, aura dû passer par un enchaînement immenses de transformations. Que peuvent être, que seront en effet ces transformations successives et progressives sinon une véritable échelle zoologique infiniment variée, un règne animal tout entier, moins l'homme, que nous aurons exilé gratuitement sur un autre globe, uniquement pour épargner à notre orgueil le témoignage d'un passé peu flatteur.......

Si donc l'homme a dû passer par une échelle zoologique extra-terrestre, il n'y a nulle raison pour que notre règne animal ne soit pas aussi le début d'une humanité; car il n'est ici que ce qu'a pu et dû être ailleurs le début de la nôtre. — Mais faisons abstraction pour un instant de toute analogie, et ne considérons l'animal que sous le rapport du progrès. — Tout être soumis à cette loi avance indéfiniment, sans que rien puisse jamais limiter sa marche, et l'animal, en avançant, arrivera nécessairement où nous sommes aujourd'hui. Qu'en fera-t-on alors, et comment le qualifiera-t-on? Que sera-ce qu'un être égal à l'homme et qui ne sera pas un homme? Et plus tard, quand il aura dépassé le degré de l'humanité de notre époque, par quel nom désignera-t-on un être supérieur à l'homme de nos jours et qui ne sera pas un homme? Le simple énoncé de cette question n'en est-il pas la solution?

Or, si l'animalité terrestre est le rudiment d'une humanité quelconque, quelle raison pourrait être opposée à ce que cette humanité soit la nôtre, alors que tout concourt à nous en démontrer la probabilité?

Habitants du même globe, commensaux du même logis, construits d'après le même système organique, formés de la même substance, se nourrissant des mêmes aliments, qu'y a-t-il, dans l'ordre physique, entre l'homme et l'animal qui ne soit commun ?

Soumis aux mêmes besoins, souffrant des mêmes douleurs, ayant les mêmes fonctions vitales, se reproduisant par les mêmes moyens, concourant enfin au même but : l'élaboration de la matière, et finalement le progrès physique du globe; que manque-t-il à l'analogie ?

Dans l'ordre moral, manifestant les mêmes vices et les mêmes qualités; dans l'ordre intellectuel, les mêmes facultés, et, de plus, liés très-souvent l'un à l'autre par une affection réciproque et profonde, en quoi l'animal diffère-t-il de l'homme?

En quoi? Dans l'intensité des facultés, dans le degré, uniquement dans le degré de développement, en d'autres termes, dans la distance parcourue. — Or, lorsque la succession dans le progrès est la loi commune et universelle, nous le demandons, comment pourrait-il en être autrement ?...

Mais nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Quelle que soit l'humanité à laquelle doivent appartenir un jour les animaux terrestres, ce que nous cherchons, ce que nous voulons, c'est l'accord de la Justice divine avec la raison, et nous ne saurions comprendre cette Justice hors de son universalité, c'est-à-dire de son égale répartition entre tout ce qui vit, tout ce qui sent, tout ce qui souffre; autrement tout n'est, à nos yeux, que confusion dans la nature, y compris notre propre destin.

Nous concluons donc ainsi :

L'homme ne progresse que parce qu'il vit, parce qu'il sent, parce qu'il souffre. Donc tout être qui vit, sent et souffre, doit également progresser.

C'est en vertu de cette loi que l'homme a droit à la destinée des êtres supérieurs qui l'ont précédé dans la souffrance; c'est en vertu de la même loi que l'animal a droit à la destinée de l'humanité. P. XAVIER.

LES MIRACLES A LA MODE

En reproduisant *in extenso* l'article si cruellement hostile que M. Edmond About a dirigé contre *l'Avenir*, nous obéissons, comme toujours, au sentiment de notre dignité. Nos lecteurs, nos abonnés, juges en dernier ressort de la valeur de nos études et de nos recherches spirites, savent mieux que personne si notre journal, ironiquement flétri du nom de *feuille de chou*, mérite cette injure. Nous faisons bon marché de ce qui sort de notre plume, mais les pages éloquentes que nous avons empruntées à Victor Hugo, Delphine de Girardin, George Sand, Alfred Dumesnil, Maxime Ducamp, Louis Jourdan, Auguste Vacquerie, etc., répondent suffisamment à l'appréciation malveillante de l'auteur de *Germaine* et de *Madelon*.

Quant aux frères Davenport que le courriériste de *l'Opinion nationale* exécute de Savernes si brutalement, *ad majorem Robini gloriam*, ont-il été vus par M. Edmond About?... Au surplus, si ce sont des imposteurs, qu'ils soient démasqués, nous ne demandons pas mieux; mais si, au contraire, il est prouvé que leurs manifestations sont réellement médianimiques, étudiez alors avec nous la cause de ces étranges effets, et aidez-nous à trouver la vérité, nous vous en serons reconnaissants. ALIS D'AMBEL.

Le fait est non-seulement avéré, mais encore officiel, et plutôt deux fois qu'une, car le *Moniteur du soir* en parle dans ses numéros du 6 et du 8 : nous avons des thaumaturges à Paris!

Ils viennent d'Amérique; ils sont deux; ils s'appellent Ira et William Davenport; ils seront les lions de la saison prochaine, ou du moins ils en seront les lionnets.

Je me trompe : ils sont trois, selon ce qu'ils déclarent eux-mêmes. Mais le troisième, M. Fay, n'est jamais entré dans l'armoire. Il se cache modestement dans les coulisses, pour donner un coup d'épaule au miracle, pour chatouiller les *esprits* qui s'endorment, ou pour semer la poudre à poignée dans les yeux de l'honnête public.

Ils sont peut-être quatre, car enfin l'honorable M. Guppy, qui fait les annonces au public, ne se mettrait pas en frais d'éloquence s'il n'était un peu dans l'affaire. Mais il s'efface au moment où le miracle, discuté par les journaux, entre dans l'ordre des choses exotériques. Il ne signe pas au *Moniteur;* il est prêt à payer sa part de 10,000 fr., si M. Robin les gagne, mais il ne les promet pas en son nom personnel. C'est une différence à constater entre M. Barnum et M. Guppy.

Ils sont peut-être cinq, mais je ne le croirai que si on me le prouve. Pourquoi seraient-ils cinq? C'est assez de deux hommes pour étonner une assemblée de bonnes gens bien disposés qui se sont presque fait bander les yeux à l'avance.

On a l'armoire préparée, les cordes de coton mou, fabriquées *ad usum miraculi;* on a les bougies éteintes ou couvertes de taffetas gommé : n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour protéger quelques faibles malices? On pourrait même, ce me semble, jeter l'armoire par la fenêtre, allumer cent becs de gaz, brûler les cordes molles et prendre un bon cordeau chez l'épicier voisin, puisqu'on a sous la mains une légion de génies adroits et vigoureux, demi-dieux complaisants, collaborateurs invisibles, sinon infatigables, de MM. William et Ira Davenport.

Mais qu'ils soient deux, trois, quatre ou cinq, ces estimables Américains sont des personnes éminemment pratiques. Depuis douze ans qu'ils travaillent dans le miracle, ils ont perfectionné les moyens d'exécution, étudié le public, tâté le fort et le faible de l'esprit humain. Ils arrivent précédés d'une réputation foudroyante; leur évangile a paru avant eux : c'est un volume de 300 pages, rédigé en anglais par M. Nichols; traduit dans la langue de Voltaire par Mme Bernard Derosne, que nous avons applaudie aux Folies-Dramatiques, aux Variétés et à la Comédie-Française sous le nom de Mlle Judith.

Cet évangile, qui vient de loin, assure que MM. Davenport ont résolu, dès leur tendre jeunesse, le problème de l'aviation, si gravement poursuivi en France par cet héroïque casse-cou de Nadar. Ils s'envolaient jusqu'au plafond et planaient sur l'assistance, quoiqu'ils fussent déjà visiblement plus lourds que l'air.

Si j'ose contester sur ce point le témoignage de M. Nichols, ce n'est pas seulement parce que la chose est absurde en elle-même, c'est surtout parce qu'elle est injurieuse aux frères Davenport.

Eh! quoi, messieurs, vous laissez dire que vous avez volé sans ailes dans un salon, quand il est avéré que vous ne le pouvez plus! Vous aviez donc alors une puissance qui est usée, une vertu qui est sortie de vous? Faut-il conclure que vous avez démérité des *Esprits*, vos domestiques? Que vos porteurs aériens se sont mis en grève? Que vous n'avez plus sur eux la même autorité qu'autrefois? Que vous êtes en baisse à l'âge de 25 et de 23 ans? Que vous allez de plus en plus faible, et cela dans la patrie du grand thaumaturge Nicolet? Vous venez nous montrer des miracles de pacotilles, après avoir donné en Amérique des représentations dont un dieu serait jaloux? Prenez-vous donc Paris pour une de ces sous-préfectures infimes où les ténors sans voix et les comiques hors d'âge vont quêter un regain de succès?

Négligeons ces fanfaronnades d'outre-mer et prenons le divertissement que ces messieurs nous donnent. Leurs exercices sont divisés en deux parties, comme ceux du Cirque. On a donné tout récemment, à Gennevilliers, une demi-représentation où l'on avait convoqué la presse *bienveillante* et non autre. Un journaliste invité a cru bien faire en amenant avec lui M. Robin, prestidigitateur et physicien de profession. M. Robin, qui tient théâtre sur le boulevard et qui fait en public mille choses surprenantes, ne s'est jamais vanté d'avoir commerce avec les Esprits. Ce n'est qu'un honnête homme, de grand sens, fort ingénieux et habile dans sa partie. Comme tous ceux qui se jouent élégamment à travers les secrets de la nature, il est payé pour ne pas croire aux choses surnaturelles.

Dès qu'il s'est vu en présence des frères Davenport, il a reconnu des confrères, mais des confrères trop ambitieux, et il s'est fait un plaisir d'éventer leur sept ou huit mèches. Son jugement, très-courtois et publié en fort bons termes dans le *Moniteur* du 6, m'a ravi par un air de bonne foi et de modération. Notez que je ne connais ni M. Robin ni les frères Davenport; je n'ai vu ni le théâtre sincère et public du prestidigitateur, ni les salons que ces Américains transforment en théâtre; mais, depuis plusieurs mois, j'ai les oreilles rebattues de ces Davenport, et il me tardait de les voir en présence d'un brave homme un peu plus clairvoyant que le *vulgum pecus* d'Angleterre ou d'Amérique.

Il faut vous dire que je reçois depuis assez et trop longtemps un journal intitulé *l'Avenir*, moniteur du spiritisme. C'est ce qu'on appelle en langage familier une feuille de chou hebdomadaire. Il n'y a pas un petit journal de province, un *Figaro* de Brives, un *Charivari* de Pont-à-Mousson, qui soit aussi vide et aussi nul que ce moniteur-là. Or, il est en grande partie rédigé par des *médiums*, c'est-à-dire par des messieurs qui évoquent Socrate, Cicéron ou Lamennais, les font entrer dans un pied de table, et les contraignent d'écrire en français médiocre un supplément à leurs œuvres posthumes.

Erasme, Lamennais, Platon, que sais-je encore? sont les collaborateurs malgré eux de ce joli petit journal. Dans quel style on les fait écrire, je vous le laisse à deviner. Le roman est remplacé par une foule de canards sérieux, solennels, comme l'histoire du pape Pie IX, médium voyant, qui, tout en faisant sa prière, voit mourir dans son antichambre un assassin qui venait l'égorger. Vous y verrez l'esprit parleur de la famille X..., un Espagnol du seizième siècle qui s'est attaché de nos jours à une famille anglaise. Il s'appelait Gaspard Ludovico y Urbino, cet Espagnol; c'est lui-même qui l'a révélé à ses clientes.

Un Espagnol du nom de Gaspard est presque aussi vraisemblable que le sultan Oscar dans les *Saltimbanques*. Ludovico est un prénom italien, et n'a jamais été un nom de famille espagnol; Urbino est le nom d'une ville italienne assez connue : il faut être naïf comme un marchand de miracles pour négliger la vraisemblance à ce point-là. *L'Avenir*, moniteur du Spiritisme, a consacré je ne sais combien d'articles à la gloire des frères Davenport; c'est par son entremise que les frères thaumaturges me donnent depuis longtemps sur les nerfs.

Je sais bien qu'on n'est pas forcé de lire tous les journaux que l'on reçoit; il serait fort aisé d'en rendre quelques-uns à la poste; on pourrait même écrire au rédacteur en chef : « Monsieur, vous m'envoyez votre journal gratis ; je ne vous en veux pas pour si peu de chose; mais combien m'en coûterait-il tous les trois mois pour ne pas recevoir *l'Avenir?* »

Mais on n'a pas le temps d'écrire ce billet; on oublie de renvoyer le journal à sa source, et on lit, sans préméditation, par pure inadvertance, la prose des médiums.

Après tout, il est peut-être utile de connaître les épizooties qui sévissent dans les bas-fonds de l'esprit humain. Il est bon de savoir quels rêves creux, quelle billevesées se débitent mystérieusement en Europe pour la consommation des femmes hystériques et des hommes badauds. Il faut avoir au moins une notion des bourdes qu'on exploite en certains lieux pour abêtir, affoler ou exalter les simples. Croiriez-vous qu'il existe en Europe neuf journaux rédigés dans le même esprit (passez-moi le mot) que *l'Avenir* déjà nommé? En voici la liste complète :

La Revue spirite, de Paris, huitième année, mensuelle;
La Vérité, de Lyon, hebdomadaire, troisième année;
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois;
L'Echo d'outre-tombe, de Marseille, hebdomadaire;
Annali dello Spiritismo, de Turin, mensuelle;
La Luce, de Bologne;
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica, de Bologne;
Le Spiritual Magazine, de Londres;
Le Spiritual Times, de Londres.

Neuf et un dix! Et, dans le nombre, pas un qui s'imprime à Charenton.

La théorie du spiritisme est vieille comme la crédulité humaine. Un roi qui a la guerre veut savoir s'il sera vainqueur ou vaincu. Il va chercher une sorcière, un médium femelle et lui dit : Evoquez-moi un mort un peu intelligent, que je le consulte sur mes affaires. C'est l'histoire de Saül. La sorcière évoque l'âme de Samuel; cette âme est visible comme un corps; elle parle comme si elle avait des poumons, un larynx,

une langue et des lèvres, et elle annonce l'avenir comme si elle l'avait lu dans ses papiers.

Voilà l'heureuse invention qu'on s'applique à ressusciter aujourd'hui. A quel propos? Pourquoi? Mais pour faire des dupes et soutirer l'argent des sots; rien n'est plus simple.

La pauvre pythonisse d'Endor voit Saül tout défait, atterré, presque malade après l'évocation. Elle l'oblige à se reposer; elle tue un veau gras, le seul qu'elle ait chez elle; elle pétrit des pains sans levain et répare les forces du roi. (Rois, XXVIII, 22 à 25.) La Bible ne dit pas qu'elle ait été payée. C'était une juive, pourtant. Nos médiums, qui sont chrétiens, ne travaillent pas au même prix.

N'est-il pas singulier qu'en 1865, lorsque l'humanité entière court à grands pas vers le progrès, quand l'esprit positif envahit tout, quand le bon sens vient tout soumettre à son contrôle, quand toutes les sciences, débarrassées du fardeau des niaiseries antiques, se lancent résolûment dans la route du vrai, une petite Eglise borgne entreprenne de ressusciter les farces surnaturelles.

Si le moment est mal choisi, le choix des instruments n'est guère moins ridicule. Comment! voici deux gaillards qui ont dompté les puissances invisibles; ils se font servir par des Esprits; ils ont à leurs ordres une armée d'êtres inconnus, mais assurément supérieurs à l'homme.

Que ne ferait-on pas avec de tels moyens? Donnez-moi seulement un petit farfadet, pas plus haut que ma botte, et je me charge de découvrir tous les secrets que nous cherchons, de mettre au service de l'humanité toutes les richesses qui lui manquent, de rendre la liberté à tous ceux qui sont esclaves, la santé à tous ceux qui souffrent, d'arrêter toutes les guerres, de concilier tous les partis, de transformer ce globe en un vaste jardin de plaisance! Les frères Davenport nous amènent d'Amérique une légion de diablotins tout dressés, et, grâce à l'alliance de ce pouvoir surnaturel, ils parviennent à quoi? A jouer du violon dans une armoire! En vérité, les demi-dieux sont devenus bien modestes depuis quelque temps?

Modestes? Est-ce le mot? Je remarque que ces messieurs le prennent de bien haut avec M. Robin. Ils l'appellent prestidigitateur, faiseur de tours; un peu plus, ils diraient acrobate. Il y a deux classes d'hommes qui professent un hautain mépris pour les prestidigitateurs : MM. les Grecs d'abord; MM. les thaumaturges ensuite. Mais M. de Caston et M. Robin ont de quoi se consoler : il leur reste l'estime de tous ceux qui ne font pas sauter la coupe, la sympathie cordiale des bonnes gens qui ne vendent point de miracles. Et, grâce à Dieu, j'aime à croire que c'est encore une imposante majorité.

Les frères Davenport assurent qu'on les calomnie lorsqu'on explique leurs malins tours par des causes naturelles. Calomnie est un bien gros mot, qui d'ailleurs me semble impropre. Le monde est plein de gens qui ont fait des choses plus belles, plus utiles et plus difficiles que de gratter un violon dans une armoire avec un peu de farine dans la paume des mains. Nous avons M. Émile Augier qui a fait des comédies, Mme Sand qui a fait des romans, M. de Lamartine qui a fait des poëmes, M. Kœberlé qui a fait des opérations, M. Claude Bernard qui a fait des découvertes, M. Rumkorff qui a fait sa bobine, et cent mille autres qui ont été plus agréables et plus utiles au genre humain que les deux frères Davenport. Interrogez tous ces gens-là, ils avoueront de bonne grâce que les puissances surnaturelles ne leur ont pas donné le moindre coup de main. Si quelqu'un les accusait de faire faire leur besogne par de petits volatiles invisibles, ils crieraient à la calomnie, et cette fois je pense qu'ils auraient raison.

Je connais un certain Rossini qui a écrit des mélodies encore plus originales que le *Devil in house* de ces messieurs. Ses amis et ses ennemis affirment unanimement que ses opéras sont l'œuvre du génie, et il ne s'en défend pas trop, car c'est le plus grand bonhomme de grand homme qui ait jamais digéré la gloire dans un fauteuil. Mais le génie auquel il doit sa gloire est tout en lui. Évoquez-le si vous pouvez, ce génie presque divin, et faites-le chanter dans votre armoire : M. Robin ne vous discutera pas, ni moi non plus.

Plus je relis la lettre de ces plaisants Américains, plus je me demande ce qu'ils sont. Ils ne veulent pas être des faiseurs de tours, fi! Mais ils n'osent pas s'expliquer franchement sur ce qu'ils veulent être. Ils se vantent d'être venus d'un bout du monde à l'autre, abandonnant patrie et famille : c'est un sacrifice que les commis voyageurs font volontiers, lorsqu'ils y trouvent leur compte, et ils ne se croient pas indiscutables pour si peu. J'ai connu un honnête comédien qui était allé de France en Amérique, quittant famille et patrie pour jouer le *Sonneur de Saint-Paul* et la *Grâce de Dieu*. Il fut sifflé et s'en revint chez lui, sans dire *raca* à la grande nation américaine.

Ces messieurs semblent avoir fait le voyage pour nous montrer des phénomènes. C'est le mot qu'ils emploient, et ils ont soin d'ajouter que « ces phénomènes ont été constatés par les savants les plus renommés de l'Angleterre et de l'Amérique. » Leur évangile, traduit par Mme Judith Derosne, est intitulé : *Phénomènes des frères Davenport*. Va donc pour phénomènes; c'est un mot usité dans le langage de la science, et de la foire aussi. La foire de Saverne ne s'ouvre que dimanche prochain, et déjà la place est encombrée de phénomènes. Il y en a des vivants, tous constatés par l'empereur de la Chine et le sultan du Maroc, mais ils n'en sont pas plus fiers pour cela. Ils se laissent discuter par le public qui les paye.

Direz-vous que M. Robin n'avait pas le droit de vous discuter parce qu'il vous avait vus gratis? Autant dire que les critiques de la presse n'ont pas le droit de discuter une première représentation. Ils donnent même leur avis sur la répétition générale, où ils n'ont assisté que par faveur intime, comme hôtes de la direction. Tous les gens qui jouent mal une comédie, petite ou grande, ruent volontiers à la critique et se hâtent de dire qu'on a trahi leur hospitalité. C'est un travers commun aux rois et aux saltimbanques. Placez-vous où il vous plaira entre ces deux extrêmes; il y a de la marge.

Mais je reviens aux phénomènes, puisqu'enfin vous avez de phénomènes à vous, et vous semblez désireux d'en trouver le placement. Vous ne savez donc pas que les phénomènes ne sont rien par eux-mêmes : il s'agit de les rapporter à une loi connue ou inconnue, ancienne ou nouvelle; ils n'intéressent les hommes sérieux qu'à la condition de prouver quelque chose. Que voulez-vous prouver? Quelle conclusion tirez-vous de vos petits tapages nocturnes? Quel élément nouveau apportez-vous à la science? Ni vous, ni votre impresario, ni votre évangéliste, ni l'aimable traductrice n'en ont rien dit.

J'admets par excès de bonté que vos phénomènes soient des miracles, des faits en contradiction avec toutes les lois connues. Et après? Les faiseurs de miracles, qui fourmillent dans l'histoire, avaient tous une raison de se donner tant de mal. Les uns tenaient à prouver leur nature divine: seriez-vous des dieux, par hasard? Les autres pensaient donner ainsi une autorité plus haute à leur doctrine: avez-vous une doctrine? Déboutonnez-vous franchement; les idées neuves ne nous font pas peur. Elles nous effarouchent si peu qu'il est fort inutile aujourd'hui de les recommander par le miracle. Une bonne vérité bien démontrée fait son chemin dans le monde sans accompagnement de guitares lumineuses et de violons phosphorés.

M. Robin, après avoir vu les exercices des deux frères, nous a laissé le côté philosophique de la question; il s'est renfermé dans sont art, il a traité fort poliment les choses de sa compétence. Il offre de prouver que MM. Davenport sont des mortels, comme vous et moi, sauf la dextérité qui les distingue, et qu'ils ont assez d'esprit dans les mains pour délier leur ficelles sans l'intervention des farfadets en chambre. Il défie ces messieurs de recommencer leurs exercices sur un théâtre, avec de vraies ficelles, vraiment nouées autour des mains. Il met sa petite salle à leur disposition, se charge de tous les frais et consacre le prix de la représentation au soulagement des aliénés.

Mais les frères Davenport ne sont pas venus d'un bout du monde à l'autre pour enrichir les fous; au contraire.

Ces hommes supérieurs à l'homme, ces maîtres du monde surnaturel, ces colonels de l'armée subtile qui voltige incessamment sur nos têtes, ces deux puissants seigneurs qui pourraient envoyer quatre génies et un caporal chez M. de Rothschild pour dénouer la ficelle de tous les sacs, refusent énergiquement d'opérer un phénomène au profit des malheureux. Ce n'est pas la publicité qui les effraye, c'est la gratuité. Leur dignité de thaumaturges se révolte à l'idée de travailler dans le miracle « sans rétribution aucune. » Ils sont d'un pays où tout se paye, et où le merveilleux atteint surtout des taux élevés. Leur temps est de l'argent; ils le disent, en accusant M. Robin de se montrer prodigue de l'argent d'autrui.

Pourquoi ne sont-ils pas plus conséquents avec eux-mêmes? Ils avouent dans la même lettre que M. Robin a assisté chez eux à une représentation toute gratuite. S'ils ont pu travailler gratis devant les journalistes pour se faire un peu de réclame, pourquoi refusent-ils une si belle occasion d'attaquer la grosse caisse en présence du vrai public? Un succès dans ces conditions, après ce défi solennel et officiel, ne serait-il pas la plus triomphante des réclames?

Mais ils n'en veulent point; ils proposent un *match* que je copie textuellement :

1° M. Robin déposera une somme de dix mille francs; et, de notre côté, nous ferons le dépôt de pareille somme;

2° Un comité de vingt personnes notables sera nommé, et nous nous présenterons devant lui;

3° M. Robin assistera à la séance;

4° Nous rendrons ce comité témoin des faits que nous avons à présenter au public dans les conditions dans lesquelles nous avons l'habitude de le faire;

5° M. Robin devra ensuite nous imiter exactement, en se servant des mêmes cordes, du même cabinet et des mêmes instruments que nous, et rien de plus;

6° Au cas où M. Robin n'obtiendrait pas exactement les mêmes résultats que nous, de la même manière et dans le même espace de temps, il perdrait les dix mille francs déposés par lui;

7° Au cas où, au contraire, il réussirait, les dix mille francs déposés par nous lui seraient acquis.

Lisez-moi cela posément, lecteur philosophe, et avouez que les frères Davenport sont moins adroits dans leurs paris que dans leur armoire.

Ils parient 10,000 francs que M. Robin ne pourra pas les imiter exactement en se servant des accessoires qui leur sont familiers. Ils exigent de plus que l'honorable prestidigitateur obtienne exactement les mêmes résultats, de la même manière et dans le même espace de temps. N'est-ce pas avouer que M. Robin pourrait faire les mêmes tours avec d'autres instruments, ou avec quelque variante, ou si on lui donnait quelques minutes de plus? Que devient le surnaturel? Où prenons-nous les esprits familiers de la maison Davenport brothers and co?

Je le crois parbleu bien, que M. Robin, après une seule leçon n'atteindrait pas du premier coup à la perfection des maîtres. Voilà deux ans que ces messieurs s'exercent à leur petit jeu, et ils veulent qu'on les égale au pied-levé, sans une seule répétition!

Une autre imprudence, mais grave. Pourquoi dire en termes formels: « Nous consentirons pour une fois seulement à nous rencontrer avec lui! » Vous refuseriez donc de recommencer deux fois, dix fois, cent fois une séance qui vous rapporte 10,000 fr.? A quel prix comptez-vous travailler cet hiver dans les soirées du grand monde?

On donne 1,000 francs à nos plus grands artistes, et ils sont fort contents. Et vous êtes « venus d'un bout du monde à l'autre, abandonnant patrie et famille! » et vous refusez un petit jeu où l'on pourrait gagner 300,000 francs par mois! Ah! messieurs, le bout de l'oreille est sorti. Vous laissez voir que vos lutins familiers sont capables de passer à l'ennemi dès la seconde expérience!

C'est pourquoi M. Robin n'a qu'un parti à prendre : assister, en payant, à vos aimables exercices, et les répéter chaque soir dans son théâtre. Je ne connais pas un meilleur moyen de mettre le public en garde contre les miracles, et je regrette au fond du cœur que la salle de cet honnête homme n'ait pas été construite il y a deux mille ans.

(*Opinion Nationale* EDMOND ABOUT.

FAITS SPIRITES

Il y a peu d'années, ayant entendu parler d'un paysan de notre village chez lequel se passaient des choses étranges, nous le fîmes venir, et comme c'était un homme aussi discret que bon chrétien, nous eûmes beaucoup de peine à le faire parler. Cependant, rassuré par nos promesses, il nous dit : « Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a environ quarante ans, une pauvre servante (Dieu veuille avoir son âme) se pendit dans le grenier de ma maison. Depuis ce temps, ce grenier n'a peut-être pas cessé un seul jour d'être hanté par son Esprit. Ce sont des coups que l'on frappe sur la muraille, des soupirs que l'on entend, des lumières que l'on souffle, et d'autres faits. Tous ces tapages redoublent à l'époque de l'anniversaire, deviennent affreux le jour même, et disparaissent petit à petit. Je n'ai jamais pu rien voir dans ce grenier; mais, un jour, rentrant à la maison, en portant mes deux seaux, je vis venir à moi comme une grosse boule de verre bien ronde, et qui ne roulait pas droit devant elle, mais s'arrêtant quasi comme une personne qui regarde. Je voulus l'éviter, mais elle vint droit à moi, me fit tomber avec mes deux seaux, et, après ce beau coup-là, se mit à sauter sur la branche d'un pommier. Je voulus l'y prendre, mais voilà qu'elle s'élança alors du pommier dans le grenier, dont la porte était entr'ouverte, et là, *le carnaval* recommença sans que je pusse y rien voir. »

(Cité par M. de Mirville, dans son grand ouvrage en 6 vol.: *Sur la manifestation des Esprits*, t. III.)

Cette observation vient à l'appui de ce que le Spiritisme enseigne sur le supplice des suicidés, liés au même lieu où s'accomplit leur crime : déjà les anciens et notamment les néoplatoniciens avaient remarqué ce phénomène.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.